15 Janvier.

Les choses vont de mal en pis.

La rue d'Alger est encombrée par la foule de parents de travailleurs, surtout ceux de Bizerte.

Ce sont les femmes qui dominent maintenant, et elles sont encore plus redoutables car elles crient beaucoup plus fort et on ne peut ni les repousser, ni les affronter.

Elles vocifèrent, elles exigent, elles injurient.

Tout est prétexte à récriminations.

Pourquoi le fils d'Un tel est-il encore à Tunis ?

Pourquoi tel travailleur est-il rentré, alors que mon fils est encore là-bas ?

Pourquoi mon colis n'est-il pas parvenu ?

Pourquoi a-t-on volé la couverture de mon mari ?

Il faut répondre à tout, subir les insinuations les plus injurieuses, les insultes les plus grossières.

Le gueuloir a été pillé, les archives saccagées.

J'arrive au milieu de ce délire et je suis aussitôt entouré.

Je m'évertue à expliquer avec calme que je ne suis là que pour aider la population dans un moment tragique, que je ferai tout mon possible pour améliorer le sort des travailleurs, pour en faire rentrer le plus grand nombre.

J'affirme que je n'ai jamais consenti aucune faveur ni favorisé aucune planque.

Beaucoup se calment et me font confiance. Des femmes qui m'insultaient me baisent les mains.

La scène est émouvante et ridicule.

Mais des forcenées reprennent l'offensive et le charivari recommence.

Je me dégage à grand'peine avec Bismut et Krief et nous allons au casernement.

Là, nouveau concert, mais sur un autre thème.

Les parents et amis des jeunes gens convoqués assiègent la porte de l'école et nous devons nous frayer un passage au milieu des vociférations.

A l'intérieur, des recrues nous attendent pour s'expliquer.

Chacun exhibe un papier : certificat médical, attestation d'employeur, déclaration d'exemption signée d'un individu quelconque sans autorité.

J'essaie de m'expliquer avec ces jeunes gens.

Je leur expose les menaces terribles qui pèsent sur la population, je leur parle des malades, des pères de famille qui attendent la relève. Je fais appel à leur bon sens, à leur esprit de solidarité.

Peine perdue. Chacun brandit son papier.

— « Faites partir qui vous voudrez, mais pas moi ».

— « Vos médecins sont des ânes ».

— « Je vais me plaindre à la Kommandantur ».

Découragé, je fais évacuer le bureau par le personnel de service, non sans peine.

Puis c'est le défilé de bourgeois cossus, amis, relations, parents.

Chacun d'eux me chuchote dans le creux de l'oreille qu'il est bien entendu que son fils ou son frère ne saurait être mêlé à une pareille histoire que je n'ai qu'un geste à faire pour le mettre hors de cause.

Je refuse sans colère mais avec netteté.

Et le monsieur part en menaçant de tous les foudres de l'enfer.

Bismut et Krief sont soumis au même régime, doivent subir les mêmes assauts.

Une image obsède mon esprit. Celle de ces mannequins des jeux de massacre que l'on voit dans les baraques foraines.

Nous ressemblons beaucoup à ces mannequins, avec cette différence toutefois que nous avons un cœur et nous avons des nerfs.

Le dernier visiteur parti, j'ai une défaillance.

Je suis complètement découragé, dégonflé.

La tâche est au-dessus de mes forces.

Je ne peux plus continuer. J'abandonne.

Advienne que pourra.

Mes lieutenants très déprimés, eux aussi, déclarent, malgré mes protestations, qu'ils se solidarisent avec moi.

Faldini, directeur du service médical, qui était présent, se joint à nous.

Nous nous rendons aussitôt au siège de la Communauté pour faire part de notre décision.

M. Borgel et son aéropage protestent, nous affirment que nous exagérons, que nous sommes trop excités.

Cette appréciation me fait exploser.

Je déchaîne ma colère contre ces sénateurs sages, trop sages même, qui pontifient dans leur bureau pendant que nous nous débattons dans une atmosphère infernale.

J'exprime ma rancœur en des paroles dures, agressives.

Je les regretterai ensuite, mais j'ai perdu le contrôle de mes nerfs.

Nous quittons la salle en claquant les portes.

Je rentre alors à mon domicile, résolu à ne plus penser à rien, à retrouver mon équilibre en jouant avec mes enfants.

En route un boutiquier m'interpelle pour me signaler qu'une femme vient de me jeter quelque chose dans le dos.

J'ôte mon pardessus. Il est plein de poux.

La femme crie. Son fils est un raflé qui vient d'être ramené de Zaghouan.

Assez ! Assez !

16 Janvier

La nouvelle de ma démission a couru la ville et y fait un grand bruit.

Personne ne veut que je parte et tous se cramponnent à mes basques.

A la porte de ma maison, dans la rue, des hommes, des femmes m'interpellent en suppliant.